

7^e BIENNALE
DE LUBUMBASHI

RÉAPPRENDRE À RESPIRER



Sous cloche, vrombissante dans un nuage de particules fines, la cuprifère ville de Lubumbashi a, du 6 octobre au 6 novembre dernier, présenté sa 7^e Biennale, éloquentement intitulée *ToxiCity*. Disséminés dans les différentes communes¹ de la ville, une soixantaine d'artistes locaux, nationaux et internationaux² ont pris le pouls d'un corps époumoné, enferré dans les strates d'une toxicité polymorphe dont nous sommes collectivement responsables et qui nous exhorte à un souffle neuf.

Fabien Mweze Akwonka,
Idoles, 2022
© Léonard Pongo

HYBRIDITÉ

Irréductiblement hybride, à la fois naturelle, sociale et discursive, la toxicité constitue ici tout autant le cadre de l'intervention artistique (elle est une condition d'existence et un cadre de production) que la substance même de cette intervention. On la dirait "tissu sans couture des natures-cultures" chères à Latour³, mettant à mal nos capacités critiques et nous obligeant à raccommodez le haut et le bas d'une part, les sujets et les objets d'autre part. Terrils en dedans, fumées en surface, Lubumbashi pourrait constituer le laboratoire d'un futur performatif qui, à bien y regarder, a déjà pris des parts sur le présent. Il ne s'agit plus de commenter la toxicité comme un étant-donné, mais bien de tenter d'ouvrir des horizons transformateurs sur l'environnement social, écologique et culturel de Lubumbashi et d'ailleurs.

Réapprendre à respirer, c'est apprendre à respirer à la manière d'un acte politique, non plus à la manière d'une mécanique parasympathique, végétative. La végétation lushoise est malade, l'électricité, l'eau, le sol, les infrastructures et les conditions d'existence sont précaires, dans le zoo les animaux se taisent et la presque vieille antienne postcoloniale, lourdement imbibée de domination et d'émancipation, semble rayée. Chaque rayure est historique : elle pèse. Réapprendre à respirer, c'est accéder à une conscience de soi et de son environnement social, culturel et naturel "en tant que produit des processus historiques en cours, qui a déposé en vous une infinité de traces, [mais] sans laisser d'inventaire".⁴ Fort de cette conscience, le comité curatorial — de facture résolument décentralisée, horizontale et collaborative, dirigé par le collectif Picha (**Sammy Baloji, Jean Katambayi Mukendi, Jean-Sylvain Tshilumba Mukendi, Alexandre Mulongo Finkelstein, Gabriele Salmi, Rosa Spaliviero et Aude Tournaye**) ainsi que par quatre curateurs associés (Lucrezia Cippitelli, René Francisco Rodriguez, Bruno Leitao & Paula Nascimento) et un conseiller

Et c'est précisément dans cet acte opératif volatil, entre inspiration et expiration, que les acteurs, curateurs et artistes de cette septième édition ont percé les volutes de l'histoire, ouvrant un champ d'engagements, de réflexions et de productions artistiques et spéculatives. Le geste est critique, transfigurateur, il porte une dette qui nous incombe — nues, les mains qui malaxent les couches toxico-historiques d'un passé qui peine à passer ne sont pas les nôtres, qui demeurent blanches, et nous indiquent le lieu de notre propre transformation, d'une délivrance commune. La suffocation ici pointée est le produit d'un ensemble de processus à la fois symboliques et physiques, passifs et actifs, contaminant les imaginaires et les corps, les institutions et les individus, les airs et les terres. Se rendre à Lubumbashi, ainsi que nous l'avons fait, et toucher des yeux les œuvres présentées c'est — *a fortiori* pour une Occidentale acquise aux urgences de la décolonisation et du réchauffement climatique — réapprendre à respirer.

(Ugochukwu-Smooth C. Nzewi) — s’est efforcé d’ouvrir “un espace critique d’engagement artistique et de réflexion, pour commencer, argue-t-il, à explorer les formes possibles que pourrait prendre cet ‘inventaire de traces’ dans l’espoir qu’une telle compilation nous en dise également plus sur les futurs possibles à envisager”. Ce faisant, excavant les traces et organisant leurs taxonomies, il a également relevé la gageure de placer Lubumbashi sur la carte de l’art contemporain.

FIGURATIVITÉ

La figurativité concerne, d’une part, le monde naturel et, d’autre part, le monde des manifestations discursives relatives à ce monde naturel.⁵ Avec *Passeport*, une série de portraits photographiques, **Arsène Mpiana** aborde la question de la quête et de la crise identitaires. Alors que, segmentant nos visages, le masque buccal s’est normalisé au plus haut niveau géopolitique lors de la pandémie de Covid-19, alors que durant cette même pandémie de nouveaux accessoires stylistiques furent produits à destination de consommateurs aisés se lassant du trop banal masque chirurgical, Arsène Mpiana s’est intéressé aux visages de Congolais, travailleurs précaires, depuis longtemps amenés à couvrir leurs faciès de masques divers pour se protéger de la toxicité atmosphérique globale, mais également pour éviter d’être reconnus, assignés à une tâche socialement avilissante. Le masque constitue pour eux un passeport identitaire permettant de survivre dans un contexte de déchéance psycho-économique, il devient un outil de quête d’identité perdue, oubliée, défaite.

De son côté, le jeune photographe **Ariel Kasongo** a commencé à créer la question des archives enfouies, à la recherche des “piliers”. Les piliers sont les personnes qui ont historiquement permis à la commune lushoïse de Kamalongo de se développer. Kamalongo, première commune créée en 1915 après Lubumbashi (créée quant à elle en 1910), souffre d’une réputation néfaste, une réputation caricaturale et toxique. Pourtant, elle a joué un rôle important en termes d’accueil et de solidarité dans l’histoire locale. En effet, la ville ayant été scindée au début du XX^e siècle entre la commune de Lubumbashi proprement dite, réservée aux blancs, et celle d’Albert 1^{er} (devenue Kamalongo par la suite), réservée aux noirs, elle fut la première entité urbaine autochtone. Partant à la pêche aux archives photojournalistiques, Ariel Kasongo rend hommage à celles et ceux qui, piliers de Kamalongo, ont non seulement réussi à se construire en-dehors du colonialisme — ce qui veut dire en dehors de la Gécamines⁶, importante pourvoyeuse d’emplois —, mais concourent désormais à une saisie désintoxiquée/décolonisée de Kamalongo.

DISCURSIVITÉ

Le programme “Les Palabres de la Biennale” vise l’activation de rencontres et d’échanges autour des enjeux stratifiés de la toxicité, tant dans ses dimensions urbaines qu’en tant que résultante de l’extractivisme. Curaté par **Alexandre Mulongo Finkelstein**, **Filip De Boeck**, **Lotte Arndt**, **Lucrezia Cippitelli**, **Mpho Matsipa** et **Sanne Fleur Sinnige**, supporté par le Musée d’Afrique (Tervuren), par la Katholieke Universiteit Leuven et co-produit par BNA-BBOT — une organisation bruxelloise engagée dans la fabri-



TOXICITÉ
7^e BIENNALE
DE LUBUMBASHI
[HTTPS://BIENNALEDELUBUMBASHI.COM/FR/EDITIONS/VII-TOXICITY/](https://biennaledeLubumbashi.com/fr/editions/vii-toxicity/)

1 Héritage du colonialisme belge, la ville de Lubumbashi, 2^e ville la plus importante de la RDC après Kinshasa, se trouve subdivisée en 7 “communes”, entités administratives locales qui, mises bout à bout, constituent la ville.

2 Alexandre Mulongo Finkelstein, Antalya Mbatumoya, Antje Van Wichelen, Ariel Kasongo, Arsène Mpiana, Bibliche Tankama, Daddy Tshikaya, Dan Kayeye, David Shongo, Denise Ferreira Da Silva & Arjuna Neuman, Dorine Mokha, Fabien Mweze Akonkwa, Femke Herregraven, Fils Ngeleka, Francis Alys, Franck Moka, François Knoetze & Amy Wilson, Frank Mukunday, Fundi Mwamba Gustave, Georges Nsenga, Gloire Ndoko, Godelive Kasangati, Gulda El Magambo, Hadassa Ngamba, Helena Uambembe, Isaac Sahani Dato, Jackson Bukasa, Jean Katambayi Mukendi, Jenny Feal, Joseph Kasau, Jota Mombaça, Juan Carlos Alom, Justice Kasongo, Kevin Kabambi, Lambick Meli, Leonard Pongo, Les Mamans Du Village De Makwacha, Luigi Coppola, Luis Camnitzer, Maria Iorio & Raphaël Cuomo, Mélissa Mujinga, Michèle Magma, Nicole Rafiki, Nilla Banguna, Pamela Tulizo, Pamina Sebastião, Patty Mastaki, Paulo Nazareth, Pelos Musaka, Primo Mauridi, Richard Kaumba, Rodrigo Gukwikila, Sammy Baloji, Sarah Mukadi Kadima, Sarah Ndele, Sinzo Aanza, Sonia Cunliffe, Thiago Borges, Tétshim (Trésor Tshibangu Tshamala).

3 B. Latour, *Nous n’avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

4 A. Gramsci, 1971.

5 “La figurativité”, Les thèses de l’Université Lumière Lyon 2.

6 “Société générale des carrières et des mines” située à Lubumbashi et considérée comme le “poumon économique” du pays. Elle a été créée en 1967 pour remplacer la société belge “l’Union minière du Haut Katanga”.

7 <https://biennaledeLubumbashi.com/fr/editions/vii-toxicity/palabres/>

8 Séverine Janssen, philosophe et auteure, est également directrice de BNA-BBOT.

cation, l’archivage et la diffusion de narrations historiques alternatives et inclusives —, le programme des “Palabres” a, durant la Biennale, produit treize rencontres/débats *in situ* devant un public hétéroclite, invité à prendre part aux réflexions. Au programme de ces “Palabres” : l’exploration sensible et critique de la notion de “toxicité” appliquée à la ville de Lubumbashi et au Sud global (Alexandre Mulongo Finkelstein, Mpho Matsipa, Lucrezia Cippitelli, Bruno Leitão, Paula Nascimento); la toxicité de certaines collections muséales (Philippe Mikobi et Lotte Arndt); la réparation des écosystèmes (Luigi Coppola, Edouard Ilunga, Donatien Dibwei dia Mwembu, Bérenice Mujinya Kweyi); le “On-Trade-Off”, un projet transnational dédié à “la nouvelle mythologie énergétique autour du lithium” (Femke Herregraven); les écopoétiques africaines (Xavier Garnier); le “toxi-ciné” (Fundu Mwamba Gustave et Antje van Wichelen); les “contes toxiques” de l’anthropocène africain (Gabrielle Hecht); l’*up-cycling* comme impératif de conception (Nifemi Marcus Bello); les mines artisanales, la gouvernance et les générations historiques dans la Copperbelt du Congo (Timothy Makori); la santé (Célestin Banza & Lubaba Nkulu); la présence de Solvay en RDC (Chloé Malcotti et Alexandre Mulongo Finkelstein); ou encore la faune et la flore congolaises (film *Primordial Earth* de Léonard Pongo). Audibles sur le site web de la Biennale⁷, ces “Palabres” relient des géographies et des luttes, réunissent des artistes, des théoricien-ne-s, des activistes et des chercheur-e-s questionnant les destructions causées par la colonisation et le capitalisme mondial.

Le propre de l’enregistrement sonore est la reproductibilité, ou la restitution, des contenus enregistrés, et de ce fait leur persévérance, ou leur survivance, dans le temps. À condition, bien entendu, qu’il y ait des auditeurs, présents et futurs, pour activement recevoir ces paroles, les entendre. À l’écoute des résistances et des inventions de vies qui se construisent dans les débris de la modernité, les “Palabres” ont, le temps de la Biennale, également pris la forme d’un studio de podcasts à vocation pérenne, mis en place par BNA-BBOT dans une volonté d’établissement d’un lieu de dits et d’écoutes vivant dans la ville de Lubumbashi, par et pour ses habitants, mais également pour tous les potentiels auditeurs par-delà les frontières. Travailler à la création d’un lieu de productions narratives c’est inévitablement devoir travailler à la création d’une multitude de micro-lieux de réception et d’écoute de ces narrations produites. Ouvrage de longue haleine, certes, à l’image du souffle nouveau qui nous réquisitionne, et ouvrage collectif ayant trouvé ses premiers jalons lors de la Biennale : des enregistrements de témoignages et de conversations réalisés auprès d’habitants, auprès d’artistes ou d’acteurs sociaux, ainsi que des captations de paysages sonores viendront prochainement inaugurer une audio-cartographie de la ville ainsi que la réalisation de pièces radiophoniques inédites.

Séverine Janssen⁸